

Du plaisir à l'ennui

Maxime-Olivier Moutier, *Potence machine*, Montréal, Triptyque, 1996, 112 p., 17 \$.

Aline Poulin, *Dans la glace des autres*, Montréal, Triptyque, 1995, 100 p., 15 \$.

Stephen Schecter, *Les dangers de la pensée critique*, (traduit de l'anglais par Hélène Le Beau), Montréal / Paris / Toronto, Éditions Robert Davies 1996, 180 p., 17,99 \$.

Claudine Potvin

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1996). Compte rendu de [Du plaisir à l'ennui / Maxime-Olivier Moutier, *Potence machine*, Montréal, Triptyque, 1996, 112 p., 17 \$. / Aline Poulin, *Dans la glace des autres*, Montréal, Triptyque, 1995, 100 p., 15 \$. / Stephen Schecter, *Les dangers de la pensée critique*, (traduit de l'anglais par Hélène Le Beau), Montréal / Paris / Toronto, Éditions Robert Davies 1996, 180 p., 17,99 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 30–31.

Maxime-Olivier Moutier, *Potence machine*, Montréal, Triptyque, 1996, 112 p., 17 \$.

Aline Poulin, *Dans la glace des autres*, Montréal, Triptyque, 1995, 100 p., 15 \$.

Stephen Schecter, *Les dangers de la pensée critique* (traduit de l'anglais par Hélène Le Beau), Montréal /Paris/ Toronto, Éditions Robert Davies 1996, 180 p., 17,99 \$.

Du plaisir de l'ennui

L'écriture sous forme de cri :
irritante, tendre, sourde, ordinaire, insipide.

NOUVELLE
Claudine Potvin

LA NOUVELLE SE DONNE SOUVENT sous forme d'ébauche, de portrait incomplet ; la nouvelle en ce sens n'offre parfois qu'un son, dans certains cas difficiles à identifier. S'agit-il d'un appel désespéré, d'un cri de joie, d'un rire cynique ou d'une plainte attendrissante ? *Potence machine*, c'est presque le grincement des machines, le bruit que fait la corde qui se resserre autour du cou d'un pendu. *Dans la glace des autres* donne l'impression d'un robinet qui coule sans arrêt, d'une goutte d'eau qui tantôt glisse, tantôt bondit sur un parapluie refermé. Un mouvement brusque de freins rappelle au contraire certains *Dangers de la pensée critique* alors que, de temps à autre, les pas feutrés d'un visiteur de musée ou le soupir d'un archet signalent que la pensée est ailleurs.

La petite vie

Potence machine se situe du côté du quotidien, mais d'un quotidien amer, difficile à avaler, qui frôle l'absurde, le désespoir même. Aucun sentimentalisme toutefois dans ce recueil composé de dix-neuf très brefs récits marqués par la fatalité des gestes inutiles. Ici, la machine existentielle ne semble bien conduire qu'à des formes de supplice. Si le premier texte (« Autoportrait ») s'ouvre sur le constat d'un néant alors que le narrateur avoue être « de ceux qui ne sont rien » (p. 9), le dernier se termine par un cri, celui du désir de mourir, des « veines taillées » (p. 108). Le narrateur de la majorité de ces nouvelles raconte sans cesse qu'il a déjà dit, rêvé, téléphoné, travaillé, regardé, lu, au fond vécu et qu'il n'en a guère retenu que l'attente et le vide, comme si rien ne devait se répéter. Même lorsque l'histoire d'un autre nous est exceptionnellement transmise à la troisième personne (celles de l'ami tunisien par exemple, p. 49 et 55, de la princesse, p. 61, de Monsieur Laurent, p. 37), ces récits se donnent essentiellement à la première personne. Paradoxalement, ce « je », à demi effacé, envahit l'ensemble du texte, meublant le vide qui s'affiche.

Au milieu de ce désert, des prénoms de jeunes femmes (Geneviève, Jennifer, Caroline, Marilou, Mylène, Marie-Hélène surtout), sortes d'ombres qui traversent l'existence du « gros monstre tourmenté » (p. 61), réminiscences d'un train « qui ponctue » (p. 13) la vie plutôt déprimante de cet individu souffrant. La femme accentuée par ailleurs l'impossibilité d'une relation à peine amorcée, la violence des rapports humains, la futilité du bonheur, la vanité du monde, les difficultés et les glissements de la langue (parole, lettre ou écriture). Une des nouvelles les plus riches en ce sens, qui a pour titre « L'ensemble », parle d'une femme qui ne finissait jamais ses phrases et qui a peu à peu provoqué l'effondrement de l'autre. Selon le narrateur,

Marie-Hélène n'a jamais pu entrer dans l'ensemble des détails qui faisaient tenir ma vie. Tout dans mon corps, dans mes solutions, mes perceptions et mes schèmes, mes réponses et mes emportements, tout tenait ensemble. (p. 69-70)

Cette femme n'avait pas d'ensemble et il avouera plus loin, que pour lui, « les femmes n'existent plus » (p. 71). L'ensemble, ici, c'est l'univers qu'un jeune enfant doit s'inventer pour survivre au départ de la mère, un « monde parfait et indestructible » (p. 72). Or, ce monde parfait et indestructible n'existe nulle part et on ne peut que le (d)écrire mais « [C]'est pas terrible tout ça. "C'est juste la vie." » (« Mon quartier », p. 100) Maxime-Olivier Moutier raconte cette vie de tous les jours qui blesse et nous écorche, cette vie de personnages qu'on dit ordinaires, cette société « pauvre » et prétendument marginale aussi. Le livre de Moutier est dur parce qu'il semble démolir le rêve en nous, mais la lecture en vaut la peine.

Pour le plaisir de la prose

Dans la glace des autres est le troisième recueil d'Aline Poulin. L'auteure a obtenu le prix Alphonse-Piché en 1990 et le prix Gaston-Gouin en 1991 pour ses deux premiers livres. Inscrit sous le signe du littéraire, *Dans la glace des autres* offre à peine dix nouvelles, fort brèves, dans lesquelles l'auteure raconte, ou plutôt suggère, dans une prose d'une simplicité désarmante, des moments, des états, des pensées, des émotions, des impressions, des mémoires au détour d'un mot, d'une phrase, d'une image beaucoup plus que d'une histoire comme telle. Aline Poulin retrace des personnages familiers et familiaux, une tante, un grand-père et sa petite-fille, une mère, une fille et une sœur, un vieux couple. Tous ces êtres feuilletent des revues, lisent des recueils de poésie, ramassent des coupures de journaux, rédigent des lettres, des notes, des dictées, un journal.

Ce qui frappe dans ce recueil, c'est avant tout le travail de l'écriture centrés sur la phrase courte, coupante sans être sèche, le mélange heureux des registres poétique et narratif, enfin la subtilité, cette façon de dire sans en remettre.

Ces proses aux titres si évocateurs qu'on aurait envie de les nommer



tous (je songe à « Les images moi-même », « Flocons de poussière », « Un dimanche le basilic », « Fenêtres dans miroirs obliques », « Étreintes en bois d'Orient », par exemple) mettent en scène le détail, minutieux, concret, inusité, attachant dans sa manière de n'être que posé là, comme pour ne pas « avoir à faire tous les jours la preuve qu'[ils] existe[nt] » (p. 71), pour reprendre les mots de Nicole Brossard que Poulin cite en exergue à « De gras et de carbone ». À lire dans le détail.

Les dangers de la fiction

Les dangers de la pensée critique, livre traduit de l'anglais par Hélène Le Beau, contient trois nouvelles de cinquante à soixante-dix pages environ. Son auteur, Stephen Schecter, présenté par l'éditeur comme un « grand talent littéraire du continent nord-américain », nous présente, dans le premier volet du recueil qui donne son titre à l'ensemble, une réflexion d'ordre critique sur la religion, la société, la musique, l'amour entre hommes et femmes, le mal de vivre, le pays, l'histoire universelle. Bref, nous y passons du politique au philosophique avec quelques incursions musicales (Bach, Marx, et vive la compagnie !) en nous interrogeant sur le sens de toutes ces réflexions puisque, déclare le narrateur, « penser laisse une impression de torture au ventre ou de lendemain de veille » (p. 24). Qui plus est, quand tout se résume à ce qu'il considère, en exagérant bien sûr, la grande question, celle de la difficulté de vivre, « celle qui n'a pas de réponses. Il suffit que je pense à mes hémorroïdes. Ça, ça fait mal : des varices dans le trou du cul. » (p. 25), on comprend les « dangers de la pensée critique » et de certaines fictions. De plus, si on tient compte d'un certain abus des questions rhétoriques, plutôt oiseuses, et d'une manie agaçante de l'explication, de la prétendue analyse sociologique qui tend à déborder du côté du bulletin de nouvelles, il faut bien conclure que la pensée critique se fait pauvre. En fait, le mouvement musical du texte lié au souvenir du corps et du geste d'une violoniste aimée donne quelquefois un élan au texte et l'impression qu'il y avait là l'ébauche d'un récit.

Malheureusement, dans la deuxième nouvelle (« Une anecdote de petites différences »), Schecter passe de l'explicatif au descriptif. L'anecdote qui sert de prétexte narratif est la visite que fait, un écrivain au talent douteux, à un vieil ami, à la suite de l'invitation de ce dernier, reporter sportif qui doit couvrir les Séries mondiales. Entre les reportages des médias, les commentaires du copain, les tentatives de Jack lui-même de décrire l'événement, le récit se donne en une série de clichés assez fades. Ici aussi, un seul élément aurait permis de récupérer l'histoire à un autre niveau, le fantasme homosexuel à peine exploré. Il le sera cependant dans la troisième nouvelle, « Le jeune homme et la mort », nettement mieux réussie. C'est une histoire d'amour entre deux hommes que l'âge, la culture, le passé, le désir séparent. L'intérêt de ce récit réside en grande partie dans le commentaire qu'il contient sur l'art, sur une toile en particulier qui semble résumer le discours amoureux de Barry face à son amant :

Il y avait des choses à dire en faveur de la vision de l'art contemporain, signale l'observateur, de son courage de travailler avec le fragment, de commencer au commencement et d'étendre son esprit par-delà le canevas de la toile. Il y avait des pièges, évidemment, comme la vie que l'art contemporain essayait d'illustrer. Barry ne le savait que trop bien. Mais la brèche était là, et il valait mieux qu'il la regarde. (p. 177)

Mais il nous aura fallu lire toutes les pages précédentes pour en arriver là ; il est difficile de garder son souffle jusqu'à la fin.

nouveautés automne 1996

Six poètes de la solitude (Choix de poésies)

● André PATRY

Giacomo Leopardi, Edgar Allan Poe, Constantin Cavafy, Roberto de Mesquita, Hugo von Hofmannsthal, George Bacovia... Quelques-uns de ces poètes ont laissé une œuvre qui les place parmi les écrivains les plus remarquables des XIX^e et XX^e siècles.

128 pages, 14,95\$

Territoire de l'enfance / Tărâmul copilăriei ● Poèmes

● Saint-John KAUSS

«A l'instar de Perse (Saint-John), Kauss cultive les jeux phonétiques et pose la possession réciproque du monde à travers la femme, et de la femme à travers le monde...» (Jocelyne Felx, Lettres québécoises)

Coédition avec LIBRA, Bucarest, Roumanie.

102 pages, 14,95\$

Le Fleuve de la Mort ● Roman

● Gervais POMERLEAU

Après *Tison-Ardent* et *La complainte des huarts*, ce roman — le dernier de la trilogie *l'ESSENCE D'UN PEUPLE* — nous invite à nous réconcilier avec nos racines.

176 pages, 19,95\$

A quoi rêvent les morues... ● Nouvelles

● Réal-Gabriel BUJOLD / Harold TREMBLAY

...Toute une galerie de personnages excentriques et marginaux décrits avec tendresse et humour. Neuf toiles en couleurs signées par Harold Tremblay accompagnent ce livre qui sort de l'ordinaire et où la désespérance est fragile et saupoudrée d'injustice.

168 pages, 19,95\$

La ronde du jour ● Roman

● Jean-Louis Le SCOUARNEC

«Ce soir, elle avait le goût de dire. D'être belle. Ce qui donnait maintenant à ses yeux, à son regard une tendresse presque mendicante. Ils se souriaient à propos de rien, à propos de tout à la lueur d'un foyer qui près d'eux chauffait l'âme et la nourriture...»

Un premier roman d'amour signé par le philosophe et le poète bien connu.

170 pages, 18,95\$

Propos sur le Québec et la Francophonie ● Essais

● Axel MAUGEY

L'auteur a découvert «l'archipel francophone» au tout début des années 70, en s'intéressant à la réalité québécoise alors en pleine mutation politique, sociale et surtout culturelle.

156 pages, 17,95\$